This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

LA VÉRITÉ

JUSTICE!

PAR

UN OFFICIER D'ARTILLER

DE

L'ARMÉE DE PARIS

PRIX : SIX PENC

LONDRES
Imprimerie internationale, 18, Claremont place, Jud
1871

TOUTE LA VÉRITÉ

JUSTICE !

PAR

UN OFFICIER D'ARTILLERIE

DE

L'ARMÉE DE PARIS

LONDRES
Imprimerie internationale, 18, Claremont place.
1871

A M. LÉON GAMBETTA.

Monsieur,

Quand vous étiez à Bordeaux tout puissant, alors que notre pauvre pays roulait expirant de désastres en désastres, vous eûtes un éclair de patriotisme ;

Vous fîtes l'impossible, pour que cette France agonisante allât se ruer, dans un effort

suprême, sur ce peuple de lâches et de voleurs qui maintenant ronge son cadavre.

Cette lutte dernière, qui aurait anéanti l'un des deux lutteurs,

La France ou la Prusse,

Vous l'avez voulue.

La France aurait-elle succombé ?

Peut-être !

Parce que le DESESPOIR, c'est quelquefois la VICTOIRE.

Mais qu'importe ?

La France pouvait mourir.

La mort, c'était l'honneur.

Et de toutes ses gloires, sa gloire la plus pure, c'eût été de mourir alors.

Quand vous le poussiez à ce glorieux suicide, vous aimiez notre pays, monsieur, vous aviez l'âme d'un Français.

Vous étiez homme de cœur.

Qu'êtes-vous aujourd'hui?

Comme nous, vous savez, et de science certaine, que ces évènements lugubres qui nous font, nous Français, les plus misérables des peuples misérables, sont l'œuvre patiente d'un vieillard prodigieux de vice et de rouerie, qui s'est joué de ses complices idiots, Trochu, Jules Favre et consorts; qui s'est joué de Bismark, de Guillaume, de l'Europe toute entière, pour se faire avec des cadavres ce

trône de PRESIDENT, sur lequel il va mourir d'aliénation mentale, de monomanie furieuse.

Cet homme, ce M. Thiers,

Vous êtes son laquais !

Triste !... triste !...

Et pourtant, que de bien vous auriez fait, vous, par le prestige de votre beau talent, en écrivant cette Vérité que le pays ignore et qui nous doit venger de toutes les hontes, de toutes les misères, que nous n'avons pas méritées !

Vous la trouverez ici, Monsieur, cette Vérité, *mais* sans le moindre prestige.

Puisse-t-elle vous dire à quels devoirs sacrés vous avez failli, en oubliant à Paris, maintenant, ce que vous étiez à Bordeaux l'an dernier.

JUSTICE

MENSONGE ET VÉRITÉ

I.

MENSONGE ET VÉRITÉ

Plus d'une fois l'histoire, en ses pages tristes, nous a dit les haînes, les vengeances implacables qui, dans les guerres civiles, poussent le vainqueur à des excès inouïs.

Mais, chez aucun peuple, en aucun temps, cette raison du plus fort, cette *folie* u plus fort, n'a eu les proportions immenses que lui ont données, que donnent, encore, les Versaillais à Paris.

Dans cette histoire lugubre, connue seulement de quelques vivants qui n'osent ou ne peuvent la dire, y a tout un monde d'horreurs innommées.

Et cette histoire continue simplement l'histoire du premier siége. C'est le même livre augmenté seulement d'un chapitre nouveau.

Aux 17,000 cadavres de Trochu sont venus s'ajouter les 30,000 égorgés de Thiers.

Mépris et pitié pour ce Trochu, pour ce général imbécile qui ne fit qu'obéir, inconscient, à la volonté de ce Thiers qui nous commande aujourd'hui.

Mais que pour celui-là, Justice soit faite.

Que l'on sache enfin ce qu'il est, ce qu'il a fait, ce qu'il a voulu.

Car, s'il est un temps pour les mensonges, il est un temps pour la Vérité.

Et il le sait, ce vieillard, ce qu'il y a de dangers pour lui, pour ses valets, pour ses complices, dans cette Vérité qui lui fait peur.

Combien de choses n'ont-ils pas faites déjà, tous

ensemble, pour l'anéantir, cette *Vérité*, et combien n'en feront-ils pas encore.

C'est pour cela que notre pauvre pays, qu'ils ont mis si bas, ils le couvrent d'ENQUÊTES et de COURS MARTIALES ; piéges cachés sous des noms honnêtes ; piéges, où sera prise une fois encore cette France tombée qui se laisse prendre à tout.

Ce sont :

L'ENQUÊTE SUR LE GOUVERNEMENT DU 4 SEPTEMBRE ;

L'ENQUÊTE SUR LA CAPITULATION DE PARIS.

L'ENQUÊTE SUR LE GOUVERNEMENT DE BORDEAUX ;

L'ENQUÊTE SUR LES CAUSES DE L'INSURRECTION DE PARIS ;

Enfin les Cours Martiales de Paris, Lyon, Marseille, etc.

En apparence,

Ces *Enquêtes* semblent, donc, créées pour faire la lumière sur les choses et les hommes qui leur sont déférés.

En réalité,

Elles sont là, pour offrir sous un aspect honnête, les impostures qui serviront le mieux la cause des *plus forts*.

Aussi les a-t-on confiées tout bonnement à ceux-là même qui en sont l'objet.

Le *Prévenu* y devient juge en sa propre cause ; à lui d'établir son innocence, ou sa culpabilité. Son jugement sans appel, ce sera de l'HISTOIRE !

Ainsi le pays, qui se demande aujourd'hui du fond de son immense infortune, d'où lui sont venues et tant de misères et tant d'humiliations, aura pour réponse suprême, pour dernière consolation :

Le *Rapport* des enquêtes !

Pauvre pays !

Mais s'il ne se trouve pas, dans ces *Rapports*, que *le Siège* et la *Capitulation* de Paris au bénéfice des Prussiens, ne furent qu'une hideuse comédie arrangée par Jules Favre, Thiers et Bismark, jouée par Trochu et Ducrot, il le trouvera ici. Parce que la *Vérité* se trouve toujours quelque part.

Les Cours Martiales, ont-elles un autre but que celui de remplacer la vérité par des mensonges ; que celui d'appeler sur ces mensonges la sanction des lois ; que celui de cacher les crimes de Thiers sous le masque impassible d'une justice éclairée ?

N'ont-elles pas mission de prouver quand même que :

Les Versaillais *honnêtes* sont venus punir les révoltés *criminels* ?

Et qu'ils n'ont pas égorgé trente mille citoyens dont les cadavres après avoir fait dans Paris une boue de sang, jettent dans l'air maintenant des miasmes qui font horreur ?

Et qu'ils n'ont pas torturé de tortures sans nom quarante mille personnes ?

Et qu'ils n'ont pas égorgé des femmes, des vieillards, des malades, des enfants ?

En apparence,

Ces Cours Martiales sont composées d'officiers légistes dont le moindre mérite est une parfaite loyauté ;

En réalité,

Ces officiers, ce sont les *Capitulards* connus, les *Reculards* par excellence de la campagne de France.

Ces Colonels, ces Commandants, des *Fusillards* de Versailles.

Ceux-là surtout qui ont égorgé dans Paris, le plus de femmes, le plus d'enfants, et qui savent, par conséquent, où sera leur place, le jour où les hommes comme Rossel ne seront pas vendus, trahis par des vicomtes de Montaut.

Aussi font-ils merveille, ces Merlin, ces Boisdenemetz.

Mais le pays veut savoir ce qu'il en faut penser de ces merveilles.

Et il le saura.

Pas à pas, nous les suivrons ces enquêtes, ces Cours Martiales.

La Vérité, qui fera justice de leurs mensonges, nous est connue tout entière ; et tout entière nous la dirons.

Mais comme nous voulons, nous, un contrôle sûr

et facile pour nos affirmations, pour nos preuves, nous les produirons en regard des affirmations officielles, et au fur et à mesure qu'elles seront lancées dans le public.

Les *Cours Martiales* en pleine activité, depuis longtemps déjà, nous vont occuper, seules, en attendant que les *Enquêtes* qui se préparent, se soient révélées publiquement.

Mais pour que la lumière se fasse plus complète et plus vive dans la procédure étrange, de ces Cours Martiales, il est utile de mieux définir et leur but, et leur raison d'être. Il faut, pour cela, rappeler les égorgements de Paris qui sont la cause essentielle de leur installation ; et qui ont en outre déterminé le caractère spécial de chacun de ces tribunaux ; et jusqu'au tempérament de chacun des hommes qui les dirigent, les composent.

Ces massacres, que le maréchal Mac-Mahon croit devoir passer sous silence, dans son *Rapport sur les*

Opérations de l'armée de Versailles, s'élèvent, d'après les constatations de la municipalité, à 18,000 hommes, femmes et enfants. Et ce chiffre ne doit pas être sûrement supérieur au chiffre réel.

Il faut observer aussi qu'en ces 18,000 cadavres, ne sont point compris les hommes tombés en combattant derrière les barricades.

Et pourtant ce n'est pas l'énormité du chiffre qui frappe.

La forme de ces tueries, les détails qui marquent chacun de ces égorgements d'un caractère particulier ; qui lui donnent, ce semble, la physionomie et comme la personnalité, de celui qui les exécuta, sont le côté saillant, étrange, inouï de ces massacres.

Voyez-le, d'ailleurs, en ces quelques faits pris au hasard, non dans les plus atroces, mais simplement parmi les plus connus :

Ouvrons cette lettre que nous livre un honnête

homme indigne et que lui écrivait le 28 mai dernier un chef de bataillon de ses amis, et lisons :

.....

" ... Quand nous en avions un tas, de ces voyoux, que l'on trouvait dans les greniers et les caves, on creusait pour eux, un énorme trou de 5 mètres de diamètre, sur 1 mètre 60 c. de profondeur.

" Nos gendarmes, alors, les poussaient à coups de crosse dans le trou, où ils en empilaient tant qu'il en pouvait tenir. Puis, reculant de deux pas, ils faisaient feu à volonté dans le tas.

.....

" *Tant que ça grouillait, nous tirions...* "

Par malheur, ces noms, qui devraient à jamais flamboyer au pilori des lâches, nous sont inconnus *pour la plupart.* Ainsi, nous ignorons comment se

fait appeler l'officier, — un capitaine, — qui a pris une part active au drame suivant :

C'était dans l'une de ces rues que les égorgeurs dépeuplèrent presque totalement : sous une porte cochère toute encombrée de cadavres, un groupe s'agite hurlant : ce sont des soldats qui traînent une jeune fille de 16 à 18 ans.

Elle se débat, la malheureuse. Jupons, robe et corsage volent autour d'elle, en lambeaux arrachés. Mais elle tombe enfin à bout d'efforts.

Et pendant qu'elle est là gisante, pâle déjà comme une morte,

Un des soldats la viole avec une rage féroce, tandis que ses camarades l'excitent par mille gestes inénarrables.

La scène finit par un coup de sabre-baïonnette, qui mit à nu les intestins de la victime.

Le *capitaine* dont nous parlons quasi-mêlé à la

groupe, suivait d'un œil allumé les phases diverses de l'action. Par deux fois au moins, nous l'avons vu repousser la jeune fille, qui s'était rejetée vers lui avec des yeux suppliants.

Ce crime avait été commis le matin, vers neuf heures. Le soir, à sept heures, le cadavre de cette pauvre fille était encore à la même place, près du ruisseau, dans la rue.

Le supplice de cette malheureuse nous remet en mémoire ces femmes et ces enfants — cinq ou six cents—que l'on menait à Versailles, entre deux haies de fusillards, et sous le commandement de *plusieurs officiers*.

Cette colonne, dont la marche était rhythmée par des sanglots, un prêtre la suivait :

"... Elle fit halte — nous écrit ce prêtre — près de l'église Saint-Augustin.

Ces êtres faisaient mal à voir. Il y en avait de ces femmes, dans la boue, affaissées le long des murs. La face livide, on eut dit des cadavres. D'autres, affolées de terreur, s'agitaient, convulsives, comme en épilepsie.

Un groupe tout à coup se traînait suppliant jusqu'aux pieds des soldats. On entendait les enfants qui demandaient grâce avec des cris déchirants,

Et les soldats répondaient à coups de fusil tirés à bout portant.

Sous les quinze ou vingt balles qui trouaient ainsi cette masse, il en tombait de ces femmes. Les unes étaient mortes, les autres râlaient.

Un officier trouvant que ces dernières avaient l'agonie trop bruyante, les faisait achever à la baïonnette.

Il y eut ainsi plusieurs haltes pareilles avant d'arriver à destination, et plusieurs centaines de femmes et d'enfants furent tués pareillement.

En entrant à Versailles, le reste de cette colonne lugubre fut accueilli à coups de canne, par ces messieurs de Tortoni, ces pâles cocodès, vermine dorée que la peur avait jetée hors de Paris, et par les huées de ces filles publiques qui, depuis septembre 1870, font les délices de la ville officielle.

A ces détails horribles, on a le cœur serré, n'est-ce pas ?

Mais les gens de religion ne jugent pas ainsi, et c'est d'un cœur léger et d'une plume calme qu'ils nous font des récits de même genre.

Lisez l'*Union* du 13 juin :

" Une enttative de révolte, dit la feuille sainte, a eu lieu pendant la nuit de jeudi à vendredi, par un convoi d'insurgés, près de la station de la Ferté-Bernard.

" Le train avait dépassé la gare de 200 mètres à peine, quand des cris; des vociférations partirent de plusieurs wagons dans lesquels étaient entassés un certain nombre de ces individus.

" Le chef de l'escorte de police fit arrêter le convoi : à l'ordre de faire silence, dit le *Nogentais*, les prisonniers répondent par des invectives, des insultes, et l'on s'aperçoit que des tentatives sont faites pour briser les planches de leurs prisons.

" *Les agents descendent, se rangent sur la voie... cinquante coups de révolvers retentissent, tirés à travers les trous à air. Le signal est donné, et le train repart à toute vapeur.* Au Mans, la locomotive est vite changée et le convoi roule jusqu'à destination. "

Ces exécutions isolées se reliaient d'ailleurs, par des ordres généraux, aux exécutions réglementaires de Passy, du bois de Boulogne, du Parc-Monceaux, de l'École militaire, du Luxembourg, etc.

C'est là, dans ces immenses tueries, que les mitrailleuses emportaient par centaines tous ces pauvres diables, qni s'étaient rendus pour avoir *la vie sauve.*

Le *Châtelet* fût le moindre de ces vastes abattoirs.

Mais il y avait, en revanche, un certain VABRE, chef de bataillon, qui mérite vraiment d'être cité comme un modèle du genre.

Ce Monsieur Vabre — un ami de M. Thiers — s'était donc installé au Châtelet ; c'est là qu'il opé-

rait lui-même, dans les massacres rapides dont il avait fait une quasi-spécialité.

Sous ses yeux, en effet, on fusillait, on assommait, on éventrait, nuit et jour.

Et la moyenne du *rendement*, c'était :

De *neuf cents* à *onze cents* morts par 24 heures.

Fidèle à son poste — poste d'honneur pour les officiers de Versailles — le chef de bataillon était là toujours, en permanence.

D'un œil fauve il comptait les victimes, que l'on groupait devant lui, pour la mort ; il les insultait de sa voix rauque de colère.

Puis, de son sabre — sabre dont les prussiens n'avaient pas voulu — il les frappait à terre, mortes mourantes.

Ce même Vabre avait débuté — nous dit-on, bois de Boulogne et à Passy, dans le *Règlement* hommes *vendus* et *livrés* par l'estimable DUCAT ce petit cousin du vicomte de Montaut.

C'est donc lui, ce Vabre, qui le premier obli ces malheureux à creuser eux-mêmes la fosse mense devant laquelle on les rangeait, et que c blaient ensuite leurs cadavres convulsés.

Et à ce propos, il nous souvient d'un détail n'est pas sans couleur :

Le travail de ces fosses, malgré le grand non des travailleurs, fut jugé trop long par Vabre et ses camarades ;

Il y avait en outre un plus grave inconvéni celui de laisser vivre les prisonniers tout le te

que durait leur besogne. Ce système fut donc remplacé par une idée plus ingénieuse : celle de jeter les suppliciés dans les casemates des bastions 54, 55, 56, 57 et 58.

On arrosait ensuite ces morceaux humains de pétrole et de goudron et l'on y mettait le feu.

Le hasard nous fit assister un jour à cette opération. C'était près de la porte Dauphine. Aux premières flammes, aux premières odeurs qui s'échappaient sinistres des deux ouvertures laissées au courant d'air, nous entendîmes des cris...

Tous n'étaient pas morts !

Mais ce n'était pas là, seulement, dans la solitude de ces quartiers déserts, que l'on enterrait pêle-mêle cadavres et blessés,

En plein Paris cela se faisait également.

En voici la preuve ; une preuve, entre mille peut-être :

Un officier supérieur — honnête homme et démissionnaire, par conséquent — passait le 27 ou 28 mai près de la Tour St-Jacques ;

Il y avait là des cadavres en masse, entassés brutalement sous une couche de terre quasi-transparente, tant elle était légère.

Tout au-dessus, à l'air libre, se dressait livide une main d'enfant.

Et cette petite main s'agitait frémissante.

Et des soldats riaient de la voir s'agiter ainsi.

Ils lui jetaient des pierres.

Ils pariaient à qui la " démolirait " le premier.

L'officier qui nous a conté ce trait de mœurs des Versaillais à Paris, pleurait en nous le disant ces jours derniers.

— Croyez-vous que ces soldats stupidement féroces, seraient arrivés à jouer ainsi avec cette main

d'enfant; croyez-vous qu'ils seraient descendus si bas dans l'échelle des êtres, si leurs officiers ne leur avaient donné l'exemple des lâchetés les plus féroces ?

Quelques preuves à l'appui, preuves connues de tout Paris :

M. Napias Piquet, un vieillard de plus de soixante ans, est arrêté, dans son lit, le vendredi matin à neuf heures ;

On l'entraîne brutalement, lui laissant à peine le temps de mettre un pantalon.

Au bruit inusité qui se fait dans la chambre, la fille de M. Piquet est accourue, et, se jettant affolée sur son père qu'elle veut arracher aux soldats, elle essaie de le protéger contre les coups de crosse dont on l'accable.

De là, une sorte de lutte horrible ; lutte d'une

femme contre plusieurs hommes, d'une fille qui dé fend son père.

L'officier, — un lieutenant — qui commande le détachement intervient alors ;

Mais c'est pour mettre la pointe de son sabre sur le cou de cette jeune femme qui, de ses bras crispés tient toujours le vieillard.

C'est ainsi, qu'elle est entraînée hors de la chambre, près de l'escalier, où son père, sur un signe de l'officier, est égorgé dans ses bras.

Ce cadavre, on l'emporte jusqu'à la barricade du Palais-Royal, et on le place au sommet et debout en l'équilibrant avec des pavés.

Il y est resté toute la journée.

Mais, une montre d'or ; mais un portefeuille plein de valeurs, qui étaient visibles sur la cheminée de M. Piquet, furent égarés dans la lutte, et n'ont *jamais été* retrouvés depuis.

D'autre part, les soldats racontaient que leur honorable lieutenant consultait sa montre bien souvent, ce jour-là; et que durant les huit jours qui suivirent l'expédition Napias-Piquet, il payait à boire à ses subordonnés avec une générosité qu'on ne lui connaissait pas avant ce dernier fait d'armes.

Un autre lieutenant, non moins dévoué que ce dernier à la *bonne cause*, s'était réservé le soin des blessés;

Il allait, avec quelques hommes de choix, visiter surtout ceux que l'on avait recueillis dans les maisons particulières.

Il arrive ainsi, un beau matin, boulevard du Prince-Eugène, chez M. E. K..., riche négociant alsacien qui soignait chez lui, depuis trois jours, deux fédérés tombés devant sa porte.

Ces malheureux, dans le plus triste état, auraient été sauvés, peut-être, par l'amputation d'un membre.

Mais quel chirurgien sérieux eut osé s'occuper d'un fédéré !

Le lieutenant propose alors à M. K... de transporter ces deux malades à l'hopital, afin de leur assurer ainsi les soins nécessaires qu'ils ne pourraient avoir ailleurs.

D'une bonne poignée de main, M. K... remercie l'officier, qui fait tout doucement emporter les blessés par ses soldats.

Pas à pas, avec des précautions infinies, on descend un à un les degrés de l'escalier. On est bientôt sous la porte cochère.

Arrivés là, les blessés sont foudroyés à bout portant, sous les yeux de M. K..., dont la stupeur profonde fait rire ces soldats et ce *brave* lieutenant.

Mais il n'y a là qu'une espièglerie d'officier gouailleur, dans le fait qui précède, si on le compare à l'énergie d'un certain sous-lieutenant, qui opérait dans le voisinage, le même jour.

C'était rue Vieille-du-Temple, le vendredi 26.

Les fusillards occupaient l'Imprimerie Nationale, où ils avaient installé un poste d'observation.

Quiconque passait devant ce poste sans l'uniforme versaillais, était pris et fusillé, sans autre information.

Cette opération militaire avait déjà donné d'assez beaux résnltats, et les cadavres entassés barraient déjà la rue, quand une pauvre vieille femme vient s'égarer jusqne là.

Elle arrive juste au moment où tombait devant elle un fusillé rouge de sang.

La pauvre vieille pousse un cri d'horreur !

Et sur elle, alors, bondit comme un tigre le sous-lieutenant :

D'une main il la saisit au cou, et de l'autre lui plonge son sabre dans le ventre.

Cet officier — un tout jeune homme, de 23 à 25 ans, — raconte lui-même dans les cafés, le fait qui précède.

Combien de scènes pareilles nous faudrait-il décrire encore, pour donner seulement une faible idée *des massacres de Mai* ?

Nous en avons dit assez, néanmoins, pour prouver que M. Thiers, qui les a commandés, parce qu'ils lui étaient nécessaires, aura quelque peine à les rayer de son histoire, comme il les a rayés du *Rapport* de Mac-Mahon.

Cependant, les mensonges stupides, les faux-témoignages les moins déguisés, toutes ces fantasmagories de Cours Martiales, pourraient surprendre peut-être la bonne foi de ceux qui n'ont pas vu ces hideuses journées. Il leur viendrait des doutes sur ces horreurs trop réelles.

Mais nous allons les édifier pleinement, en leur prouvant, que les massacres de Paris n'ont été, sur une plus grande échelle, que la suite des égorgement *réglementaires* prescrits à l'armée de Versailles, durant sa lutte contre l'armée de Paris.

On se souvient, en effet, de la célèbre affiche posée sur les murs de Rueil ou de Chatou par les ordres de M. le marquis de Galiffet, général de cavalerie.

Avec le cynisme stupide qui fait de cette immonde canaille un être absolument à part. Il annonçait, par cette affiche, qu'il *venait de fusiller trois gardes nationaux attablés dans une auberge ;*

Et qu'il réservait un sort pareil à tous ceux que l'on surprendrait hors des rangs versaillais.

A défaut des termes précis qui nous échappent, — bien que ce texte ait paru dans vingt journaux, — tel était sûrement le sens de l'affiche.

Or, voici les détails de cette affaire : ils nous viennent d'un officier — démissionnaire à présent, bien entendu — qui avait eu l'humiliation grande d'être sous les ordres de Galiffet, ce jour-là :

C'était donc à Chatou ou à Rueil, et, — sûrement, dans l'un de ces villages, près de Bougival, qui sont restés parfaitement en dehors des opérations du second siége.

La peur, en outre, avait fait le désert en ces cam-

pagnes que le premier siége avait fortement éprouvées. Et ce village était à peu près abandonné. Aussi notre général eût-il l'idée de s'en emparer bravement. C'est ce qu'il fit par une charge furieuse, à la tête de sa vaillante cavalerie.

Il alla prendre ensuite, au nom de M. Thiers, possession de la mairie, dans laquelle il attendait le *Rapport* de ses gendarmes qui fouillaient les environs.

Bientôt, en effet, ce détachement revint, amenant à grand bruit trois pauvres diables garrotés solidement et mourants de peur.

" *On les avait pris mangeant dans une anberge.*"

Le premier mot que leur adressa l'ex-écuyer de l'ex-Empereur, ce fut un violent coup de sabre qui ouvrit le ventre de l'un d'eux.

Les autres furent hachés sur place par les gendarmes.

Le *Figaro* et le *Gaulois* appelaient ça :

" *Ouvrir les hostilités.* "

Il faut observer, d'ailleurs, que M. le marquis de Galiffet, n'en était pas alors à sa première lâcheté.

Depuis longtemps, en effet, ses instincts remarquables s'étaient largement développés, dans les antichambres impériales, où Monsieur de Sedan se livrait à la culture facile de l'*officier-cocodès.*

Une simple histoire nous le dira du reste. Et cette histoire, la voici :

Il y a quelque dix ans, M. le marquis de Galiffet insulta grossièrement un honnête homme du meilleur monde qui eut la faiblesse trop chevaleresque de vouloir une rencontre avec lui.

Douze heures plus tard, on allait sur le pré.

Les témoins venaient de choisir le terrain pour un combat à l'épée ;

Et c'est à peine s'ils avaient livré les armes mesurées, quand M. de Galiffet, repoussant tout à coup l'un de ses amis qui était devant lui, se précipita sur son adversaire qui *n'était pas en garde*, et lui plongea le fer, *par deux fois*, entre la troisième et la quatrième côte.

La mort fût à peu près instantanée.

La scène fût horrible.

Bientôt revenus, néanmoins, de leur stupeur profonde, les témoins attachèrent l'assassin, qui fut ainsi transporté à Paris et déposé dans le bureau d'un commissaire de police.

Mais il y passa trois heures seulement.

Car l'empereur, son digne maître, étouffa l'affaire, bien que le Parquet eût été saisi dans la matinée.

Combien la chose était facile alors, en ce temps béni des Devienne et des Procureurs *procurant* !

Donc, l'*affiche de Chatou* et le *massacre des gardes nationaux*, ne pouvaient, on le voit, causer grande surprise à ceux qui connaissaient déjà l'honorable marquis de Galiffet, général de l'armée de Versailles.

Il en faut donc conclure que c'étaient les mœurs des soldats de M. Thiers.

Et cela est tellement vrai, que ce Galiffet, tout en ayant le privilége, la spécialité, d'une si complète ignominie, n'est pas le seul des généraux versaillais qui se puisse vanter d'avoir pratiqué des exécutions comme celles qui ont *ouvert les hostilités*.

Ducrot et Douay, entr'autres ; et après eux,

Boidenemetz et Merlin, auraient le droit de revendiquer une large part de ce monopole.

L'un de ces messieurs se souvient, peut-être, de cette cantinière, qui fit le voyage d'Asnière à Versailles, pour voir son mari prisonnier ?

Elle était partie, la vaillante femme, sous les obus, à travers les balles, qui pleuvaient dru, de Bécon, ce jour-là.

Mais, ce n'étaient pas ces balles qui la devaient frapper.

D'état-major en état-major, elle courut bien longtemps, vingt fois renvoyée de l'un à l'autre. Elle arrive pourtant, et par miracle sans blessure, jusqu'au général Ducrot.

Avec des sanglots, elle lui demande son mari, le père de ses quatre enfants,

Et le général lui répond, avec un bon sourire :

« *Allez, allez, brave femme, on va vous conduire près de lui.* »

La pauvre mère dit « MERCI ! » à cet homme, comme elle eût dit « merci » à Dieu,

Et elle part heureuse au milieu de quelques soldats, jeunes, presque des enfants, qui lui parlaient doucement.

Mais un peu plus loin, à cent mètres, on fait halte, près d'un mur,

Et six balles, à bout portant, foudroient la cantinière, qui avait eu foi dans la parole d'un général versaillais.

La malheureuse avait eu le tort d'ignorer ce que signifie, dans l'armée de M. Thiers :

« *Conduire une femme à son mari.* »

Si les lauriers de cette histoire qui précède ont pu troubler parfois le sommeil du général Douay, c'est, de sa part, excès de modestie ; car le fait suivant, qui le regarde seul, lui doit prouver qu'il est, à tous égards à la hauteur de son ami Ducrot.

Il s'agit de *soixante-six cadavres* que nous avons vus, au rond-point de Colombes, le lendemain d'une surprise des avancés de l'armée de Paris.

C'était à " l'ouverture des hostilités. "

Ces cadavres, presque tous *défigurés* à coups de crosse, étaient rangés côte à côte ;

Ils avaient les mains ramenées au dos et liées fortement.

On les comptait ainsi :

Quarante-trois fédérés, en tenue, sans armes de 40 à 60 ans ;

Neuf femmes, dont une cantinière ;

Deux petites filles, de 7 à 9 ans ;

Cinq garçons de 9 à 13 ans.

Mais la plus jeune des femmes — costume de paysane — vous saisissait au passage. Dans sa face convulsée, dans le désordre de ses vêtements déchirés, dans la position de son corps, on lisait le drame d'un viol.

Un blessé versaillais, que nous recueillîmes à cent mètres de là, et qui avait assisté à cette exécution monstrueuse, nous en a révélé tous les détails, détails que nous taisons.

Mais ce que nous ne saurions taire, c'est q cette exécution s'est faite sur l'ordre et sous yeux du général DOUAY.

Ajouterons-nous encore à ces faits qui précèdent, des faits de même genre, mais qui n'ont pas eu le retentissement du premier ? — Non. — On nous taxerait d'exagération ; peut-être, nous accuserait-on de faire de l'horrible à plaisir ?

Et comme nous voulons, si c'est possible, ne compromettre jamais le calme et la modération qui nous sont imposés par l'œuvre de justice que nous accomplissons, il nous faut taire les assassinats de l'armée de Versailles durant les opérations ; assassinats ignorés du public, parce qu'ils ont été commis en dehors de l'enceinte, en des lieux isolés complètement de la population de Paris.

Ceux de St-Ouen et d'Asnières, par exemple, dont on a souvent accusé les Prussiens du poste de Gennevilliers, ont été commis par les *gendarmes* fuyant sous le feu de la batterie qui commandait le pont de bâteaux, et de celle qui défendait les rives ouvertes de la Seine, de Clichy à St-Ouen.

Il nous en coûte cependant, de nous taire : car, ces égorgements nous les avons vus pour la plupart; ils ont été, presque tous, accomplis sous nos yeux.

Mais la *Cantinière* de M. Ducrot et, les *soixante six cadavres* de M. Douay, qui ne sont ignorés de personne, ne laissent aucun doute sur ces exécutions par lesquelles l'*Armée de Versailles* préludait aux massacres de Paris.

Quant à l'*Armée de Paris*, il est aujourd'hui manifeste (Voir les débats des *Cours Martiales*) que durant les hostilités, elle n'a jamais usé de représailles ;

Que les prisonniers faits par elle, étaient soignés dans ses ambulances, dont les étrangers, anglais et américains, ont plus d'une fois admiré les excellentes dispositions.

Puisque nous voilà parlant de prisonniers, voulez-vous savoir comment Versailles les a traités, ces malhereux que les *fusillards* de M. Thiers n'ont pas eu le te temps de fusiller ?

C'est en quelques mots seulement que nous allons indiquer ce point d'histoire, trop connu, d'ailleurs, pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter.

On n'ignore plus, en effet, maintenant, que l'on fit à Versailles un entassement d'hommes, de femmes et d'enfants, à l'Orangerie, à Satory, dans les caves des grandes écuries, etc.

Ces malheureux privés d'air et de nourriture, accablés de mauvais traitements, mouraient en quelques heures. *Et leurs cadavres pourrissaient parmi*

les vivants. Les émanations en devinrent bientôt si intenses que les habitants de Versailles eurent peur du choléra ; et se plaignirent au gouvernement.

C'est alors que l'on songea aux forteresses des villes du littoral et aux pontons.

Et voici comment se pratiquaient les envois de chair humaine :

Nous citons le *Siècle* du 9 ou 10 septembre :

« Le 5 juin dernier un brave citoyen qui, pendant le siége, avait été commandant d'un bataillon de marche, et qui, après le 18 mars, avait absolument cessé de faire partie de la garde nationale, fut arrêté à la porte d'un café du boulevard, conduit à la mairie du 20e arrondissement, et le lendemain expédié à Satory.

C'est en vain qu'il demanda à être interrogé, qu'il supplia qu'on lui apprit le motif de son arrestation ;

ses gardiens ne lui répondirent que par un dédaigneux silence.

Au bout de seize jours passés à Satory, le malheureux fut compris dans un convoi de prisonniers et dirigé sur les pontons de Cherbourg.

Nouvelles protestations de sa part, nouvelles réclamations, aussi inutiles que les précédentes.

Après deux jours d'un pénible voyage dans un wagon à bestiaux, où il est entassé avec une cinquantaine d'autres malheureux, notre homme arrive à Cherbourg et est immédiatement embarqué sur un horrible ponton.

Arrivé là, un lieutenant de vaisseau classe les prisonniers en deux catégories et place le commandant dans la plus mauvaise, c'est-à-dire dans celle des dangereux.

Or, les dangereux sont enfermés toute la journée dans un étroit entrepont ; *ils manquent ou du moins*

ils manquaiennt à cette époque des choses les plus indispensables à la vie, et ne prenaient l'air qu'une demi-heure par jour. Il est de notre devoir d'ajouter que ceci se passait avant la visite de M. Jules Simon.

Enfin, après *soixante-onze jours de souffrances atroces*, c'est-à-dire le 3 septembre courant, le commandant est appelé à comparaître devant un capitaine d'infanterie, qui, après l'avoir interrogé, reconnaît que le prisonnier a été arrêté à tort et qu'il est victime d'une fatale erreur.

" Vous êtes libre, ajoute-t-il, seulement vous avez de la chance que votre nom commence par F ; s'il avait commencé par un V, vous auriez risqué d'attendre encore deux mois."

" Ceci se passait avant la visite de M. Jules Simon, — dit l'auteur de ces lignes qui précèdent.

Or, voici comment cela se passe depuis la visite de ce monsieur qui a nom : Jules Simon.

Il faut observer seulement que le document qui suit, n'est qu'une supplique *écrite sur le ponton* et sous les yeux des gardes-chiournes de l'endroit qui n'ont pas été sans mettre des sourdines, aux vérités mal sonnantes.

Voici le texte :

A M. Jules Simon, ministre de l'instruction publique.

Monsieur le ministre,

Les détenus politiques du ponton la *Ville-de-Nantes*, viennent vous exposer ce qui suit, en votre qualité de délégué du gouvernement, pour hâter l'examen de leurs positions respectives.

Beaucoup de détenus, bien qu'innocents à n'en pas douter, étant nantis de preuves certaines et connues des personnes les plus honorables, gémissent en état de prévention depuis près de *trois mois*..

La plupart sont pères de famille, et plusieurs *ont jusqu'à près de sept à huit enfants sans pain ;* d'autres sont chefs de maisons, d'ateliers industriels ou ouvriers laborieux : et leur absence de chez eux les mène à une ruine certaine, surtout après la longue guerre qui avait compromis tant de positions.

Indépendemment de ces intérêts en souffrance, il y a lieu d'appeler l'attention du gouvernement sur l'état moral et physique des détenus, privés des soins et de la présence de leurs femmes et de leurs enfants, avec la ruine pour triste perspective.

Leurs perplexités et leurs inquiétudes sont cause de maladies souvent graves, et dont plusieurs o déjà été victimes.

Quel malheur, que de remords, que de regret comme on a tout lieu de le penser, la mort les a f pés étant innocents !

En conséquence, les soussignés ayant ga

souvenir de la visite de M. le ministre et de la promesse de hâter leurs interrogatoires,

Croient devoir s'en autoriser pour rappeler à M. le ministre que cette visite et ces promesses bienveillantes *remontent à près d'un mois, sans amélioration* sensible dans la marche des interrogatoires.

Dans l'attente de cet acte d'équité et de justice,

Les soussignés ont l'honneur d'être avec la plus haute considération,

De Monsieur le ministre,

Les très respectueux serviteurs,

(Suivent les nombreuses signatures.)

Ville-de-Nantes, en rade de Cherbourg, le 9 août.

En égorgeant ainsi tout un peuple de travailleurs en détruisant le Paris prolétaire, M. Thiers qui connaît le Bourgeois — ce Bourgeois dont il est l'expression la plus haute — comptait bien lui faire dire avec conviction :

" Mais ils sont tous des forçats évadés, ces *Communards !* — Voyez ! comme le *Gouvernement* les fusille ! "

Eh bien, ce Bourgeois — qui l'aurait cru ? — n'a pas dit ça du tout,

Il a même trouvé, dans les massacres de mai, son Président un peu *raide.*

Et se souvenant de ce qu'était l'*Armée de Paris sous* la Commune, il a comparé, il a discuté.

Et il a eu peur, le vieillard.

Bieu vite alors, il s'est mis à la recherche de ces hommes comme il en faut à son service.

Les uns, il les a placés dans les Cours Martiales pour rédiger l'Histoire de Mai ; les autres dans les *Enquêtes* pour dissiper les ténèbres du premier siége'

Et, tout ensemble pour fournir l'aliment voulu composé selon la formule à cette curiosité malsaine, à ce besoin maladif de Justice et de Vérité qui ont envahi la Bourgeoisie même, malgré le culte prudent qu'elle a toujours professé pour la Loi du Plus Fort

Mais les Boisdenemetz, les Merlin et *tutti quant*, avec leur stupéfiante impudeur, ont-ils réussi dans la mesure voulue par le maître ?

Nous le saurons plus loin en compulsant le bilan de ses compagnies honnêtes.

Or, des discussisns pareilles n,étaient pas sans danger pour l'avenir présidentiel de l'honorable M. Thiers, pour la pureté, la noblesse, la grandeur de ses sentiments patriotiques.

Aujourd'hui, nous avons à prouver, que : M. Thiers est l'auteur unique des malheurs, des hontes et des crimes qui s'abattent sur Paris, depuis le 4 Septembre 1870 ;

Que, non-seulement cet homme a fait surgir lui-même les évènements les plus favorables à l'assouvissement d'une passion effrenée pour le Pouvoir ;

Mais encore, que, ces crimes sans nom, il les devait commettre fatalemcnt dans les circonstances qui ont éveillé en lui cette passion : passion que son grand âge, a faite indomptable et féroce.

Etant donnés, en effet, la structure morale et physique de ce vieillard, sa naissance, sa vie, et l'état de la France au 4 Septembre, tout ce qui est arrivé devait arriver, et Thiers en devait être l'auteur exécré.

C'est ce que vont nous prouver l'autopsie morale et physique de notre vaillant Président, l'histoire vraie de ses faits et gestes, depuis le 4 septembre 1870.

JUSTICE!

Paraît tous les Samedis.

A LONDRES.

PRIX D'ABONNEMENT:

Six mois..... 15 shillings.
Trois mois.... 8 —

ON S'ABONNE CHEZ:

M. Foucault, libraire, 46 bis, Rathbone place (Oxford street)
18, Claremont place, Judd street (Euston Road).
2, Church street (*Soho*), bureaux du QUI VIVE!
Chez tous les principaux libraires français.

EN VENTE:

A Bruxelles: chez tous les Libraires.

A Genève: chez tous les Libraires.

JUSTICE !

N° 2.

LES CRIMES

DE

M. THIERS

JUSTICE!

Paraît tous les Samedis.

A LONDRES.

PRIX D'ABONNEMENT:

Six mois..... 15 shillings.
Trois mois.... 8 —

ON S'ABONNE CHEZ:

M. Foucault, libraire, 46 bis, Rathbone
(Oxford street)
18, Claremont place, Judd street (Euston
2, Church street (*Soho*) bureaux du Qu
Chez tous les principaux libraires françai

EN VENTE:

A Bruxelles : chez tous les Librair

A Genève : chez tous les Libraire

English Pamphlets

LA VÉRITÉ

N° 2.

JUSTICE!

PAR

N OFFICIER DARTILLERIE
DE L'ARMÉE DE PARIS

LES

RIMES DE THIERS

2

PRIX : TROIS PENCE

LONDRES
imerie internationale, 18, Claremont place, Judd street.
1871

BIBLIOTHÈQUE DE LA VÉRITÉ

A M. ROSSEL

Chef d'escadron du Génie,

A Mme ROSSEL

PÈRE ET MÈRE DU GÉNÉRAL ROSSEL

ROSSEL est mort,

Mort, lâchement assassiné par les lâches de VERSAILLES. Et devant ce noble cadavre ont défilé, musique en tête, joyeusement, deux ou trois mille fusillards commandés par MERLIN.

Merlin !... c'est-à-dire, la honte, l'infamie, l'abjection profonde.

Et dans ce Paris — pauvre Paris ! — que ROSSEL, eut fait si glorieux et si grand, pas un bras ne

s'est levé pour l'arracher à ces vieillards immondes, à ces monomanes affolés, qui égorgent les vaincus, qui les martyrisent à plaisir, pour se venger de la peur qu'ils en ont encore.

Saviez-vous, Parisiens, quel cœur a battu dans cette poitrine qui n'est à présent qu'un grand trou béant, noir de sang ?

C'était le cœur d'un soldat

C'était le cœur d'un Français.

D'un soldat,

Qui, voyant nos maréchaux, nos généraux, nos colonels, nos commandants, *vendre* et *livrer* aux Prussiens nos corps-d'armée, nos divisions, nos brigades, nos régiments, a jeté à la face de ces traitres, de ces lâches, son brevet de capitaine dont ils avaient fait un brevet d'infamie !

D'un Français,

Qui, voyant nos Ministres, nos Préfets, nos Maires

vendre et *livrer* aux Prussiens nos foyers, nos femmes et nos filles, a rougi d'être Français ; et qui a voulu, pourtant, effacer toutes ces hontes, en montrant dans l'*Armée* de *Paris*, ce que pourrait encore un peuple régénéré par une saine et forte RÉPUBLIQUE.

Mission glorieuse, glorieuse tentative, que l'Europe édifiée salue maintenant de son admiration ; rêve grandiose qui dira toujours à ceux-là même qui ne vous ont jamais vu, mon Général, à ceux-là, même qui n'ont pu vous connaître, mon noble ami, tout ce qu'il y avait d'héroïque dévouement, d'austère patriotisme dans votre cœur excellent, dans votre magnifique intelligence.

Mais, Vous, bourreaux éhontés, ignobles poltrons, ramollis abjects, bourgeois fétides, idiots féroces, qui l'avez tué sournoisement, notre ROSSEL, après l'avoir supplicié durant quatre-vingt-dix jours et quatre-vingt-dix nuits, vous,

THIERS,

Vous, MARTEL, président de l'infâme *Commission des Grâces*,

Vous, PIOU, vice président,

Vous, BASTARD, secrétaire,

Vous, VOISIN
Vous, BATBIE,
Vous, MAILLÉ,
Vous, DUCHATEL,
Vous, PELLEREAU VILLENEUVE,
Vous, LACAZE,
Vous, TAILHAND,
Vous, QUINSONAS,
Vous, BIGOT,
Vous, MERVEILLEUX DUVIGNEAUX
Vous, PARIS,
Vous, CORNE,

Vous verrez — sachez-le — se dresser un matin et pour vous tous, les potences de Montfaucon.

Mais ce sera Place de la Concorde.

A ces gibets énormes, où s'accrochaient jadis les misérables indignes de la hache et du billot, on vous accrochera.

Et vous serez-là, pendus, la face convulsée, la langue grosse, toute bleuïe, et les yeux jaillissants.

Et vous y resterez nuit et jour, au soleil, à la pluie, jusqu'à pourriture complète de votre sale cadavre, qui, lambeaux par lambeaux, s'en ira dans la poussière ou la boue de la place publique.

Mais il serait doux encore, ce châtiment. Il n'aurait rien encore de l'horrible, douleur que vous avez infligée à madame ROSSEL, cette mère, qui se roulait suppliante à vos pieds, MARTEL ; à monsieur le commandant ROSSEL, ce brave soldat, ce père qui vous a dit : " *Vous êtes un assassin* ! M. THIERS. "

Aussi saurons nous trouver vos enfants et vos femmes. — Mais, ont-ils des enfants et des femmes, ces êtres là ? —

Et nous les mènerons sous les potences.

Et sous vos cadavres, nous les ferons danser. E ils danseront en mesure ; car, c'est nous qui la bat trons, la mesure avec nos cravaches, sur leur épaules.

L'orchestre, ce seront deux millions de voix crian à l'unisson :

" *Voilà la* JUSTICE *de Paris vengé* ! "

BORGELLA.

Lieutenant-Colonel d'artillerie, aide-de-camp du général ROSSEL, ministre de la guerre.

JUSTICE

NOTRE FOUTRIQUET!

CROQUIS

Détaché de l'album de Mademoiselle DOSNE.

Dans ce bout d'homme, large et court, aux pieds petits, aux mains lourdes et spatulées, qui trottine menu et comme sous lui, d'une allure bizarre toujours, et souvent grotesque, il y a du singe, vraiment ; du gorille, dans la puissance des épaules ; du ouïstiti, dans l'exiguité de l'ensemble.

La tête est grosse, mais grimaçante, vulgaire et mauvaise.

Des yeux fauves, clignotent perfides sous des lunettes qui les cachent. Le regard en est humble sous les paupières-mi-closes, et d'une rare impudence quand l'œil est ouvert.

Le nez sensuel, et d'un grossier sentualisme, s'épate gras et court. Il est très-loin de la bouche, témoignant ainsi d'un égoïsme profond.

La lèvre supérieure est à peine indiquée; mais l'inférieure s'avance, irrégulière, sur le coin droit de la bouche, accusant fortement le rictus énergique du marchand d'habits qui déprécie le pantalon neuf dont il offre vingt sous;

La lourdeur grossière du menton et des machoires; les pommettes saillantes; des oreil-

les énormes, complètent la physionomie de cet homme commun et vicieux.

Les dimentions du front n'enlèvent rien, à cette impression d'ensemble. Elles accusent non l'intelligence, mais la rouerie, l'habileté vicieuse, le savoir faire de l'huissier madré.

Car l'intelligense, en son expression véritable, est faite de grandeur, de calme, d'harmonie. Et rien n'est grand, rien n'est calme, rien n'est harmonieux, dans cette nature d'épicier malin, d'usurier de village, de marchand d'habits du quartier latin.

Telle est à peu près la silhouette de notre auguste Président, de ce Thiers que le maréchal Soult appelait,

FOUTRIQUET.

Et ce croquis rapide laisse voir aisément qu'il n'y a, dans ce *Quasimodo* de la politique

qu'une immense vanité, et des inst
bête fauve, au service d'un savoir f
dépasse en infamie tous les Robert-
tous les Villemessant, tous les Ca
tous les Bonaparte possibles.

Et sans le témoignage même des
derniers que nous allons compter un à
vie n'offre-t-elle point mille preuves à
de cette observation ?

En ne signalant que les plus célèbr

Ne fut-il pas mouchard infâme, es
traître dans l'arrestation de la Duch
Berry ?

A-t-on oublié que son bienfaiteur Laffite fut trahi par lui sans pudeur?

Qu'à son premier ministère, son premier souci fût de vendre au plus offrant et dernier enchérisseur les places, les grades et les fonctions qui relevaient de lui?

Et le massacre de la rue Transnonain ?

Oui, cet homme a toujours poursuivi le peuple d'une haine féroce, implacable et sauvage, qui est toujours allée grandissant, et qui peut-être grandit encore!

Le peuple lui fait horreur!

Parce qu'il en est de ce peuple ; et c'est là sa douleur grande.

Il est fils d'un petit marchand de drap de Marseille, lui, qui aurait voulu naître sur les marches d'un trône.

Encore s'il eut été seulement fils d'un baron, fut-il baron de l'Empire ?..

Voilà le désespoir de sa vie.

Nous ne rions pas du tout. Rien n'est plus vrai.

Qu'on vienne lui prouver, à cette Excellence, que son père s'appelait M. DE THIERS, et qu'il ne criait pas son drap et ses chemises dans les rues de Marseille, et on lui donnera la plus grande jouissance dont il soit susceptible.

C'est alors qu'elle lui serait douce cette douce *Toison d'Or !*

Et ce sang des Communards qu'il flaire de si bon cœur, lui semblerait alors un breuvage divin.

Et bien, ce bonhomme ridicule et sinistre comprit qu'il y avait quelque chose pour lui dans les désastres qui produisirent le sep tembre.

La RÉPUBLIQUE, cette chose du peuple de ce peuple detesté, venait d'être acclamée.

Sa rage eut été grande, s'il avait vu à sa tête des hommes de conviction, des hommes de cœur.

Mais il eut un sourire en comptant les être nuls, ridicules et méprisables qui formaie Gouvernement de la Défense Nationale.

Ces gens-là devaient être fatalement les complices, les instruments, du premier venu qui saurait les manier.

En 48, le titre de Président avait caressé l'ambition monstrueuse de FOUTRIQUET.

Mais la France était alors trop vigoureuse pour subir sans résistance les baisers d'un vieillard. Un bandit vigoureux pouvait seul la polluer, en la faisant tenir aux quatres membres.

En septembre, au contraire, la pauvre France exténuée n'aurait pu que crier au secours! sous l'étreinte de cet homme.

Et pour qu'autour d'elle tout fut sourd à ce cri, le futur Président se mit à courir l'Europe.

L'Italie — nous avons des lettres confidentielles qui ne laissent à cet égard aucun doute —allait envoyer cent mille hommes pour dégager Lyon.

C'était la volonté de Victor Emmanuel.

Cette diversion, secondant les efforts de Gambetta, eut degagé Paris, et empêché la hideuse comédie du siége.

Mais les conséquences eussent été graves :

Le peuple découvrant plus tôt les trahisons de Jules Favre le faussaire, de l'imbécile Trochu, de l'infâme Ducrot, aurait pendu haut et court tous ces misérables, et courant sus aux Prussiens, les eut anéantis jusqu'au dernier.

Ce seul fait créait la République vraie, la République honnête, la République des républicains.

Or pour cette République, des bonshommes comme Foutriquet, n'auraient pas même existé.

Il fallait donc à tout prix empêcher l'envoi de ces cent mille hommes.

Il s'y prit de la bonne manière, l'affreux vieillard ; manière connue, usée, et qui toujours réussit : il exhuma, " l'*Hydre de l'Anarchie* " cette bête fameuse dont les rois ont si peur.

Il montra Paris livré aux rouges ; et en deux ou trois lettres qu'il se fit envoyer *ad hoc*, il laissa lire les détails terribles, de ces *viols*, de ces *pillages* de ces *assassinats*, qui formaient la vie normale de la Babylone assiégée !

" *C'est pour de tels brigands que vous allez vous battre*," dit M. Thiers en terminant une longue causerie avec l'un des ministres de Victor-Emanuel.

Et, au très grand regret du roi, les *cent mille hommes prêts à partir*, furent retenus dans leurs cantonnements respectifs.

En rapprochant cette phrase *authentique*

de ce qu'il y avait dans Paris assiég de calme honnête, d'austère résignation, de mâle énergie, on voit quel homme, il est, ce Foutriquet, et à quel abaissement peut arriver un être pareil affolé d'ambition.

En Angleterre, en Autriche, en Russie, i opèra de la même façon.

Et quand il fut bien assuré que la France grâce à ces calomnies, n'inspirait plus à l'Europe que dégoût, ou pitié, il revint surveiller la capitulation de Paris et la paix ignoble qui devaient lui donner ce pays affreusement uil peuple dont il allait enfin se venger.

Mais les choses n'allèrent pas toujours au gré de son âpre désir.

Et sa vengance fut compromise plus d'une fois par cet *imprevu* qui dérange souvent les plus habiles combinaisons.

Il nous faut parler d'abord de l'enthousiasme fâcheux de ces défenseur de Paris, qui voulaient se battre, qui voulaient mourir quand même, et auxquels il fallut administrer la famine à doses progressives, et les saignées du Bourget, d'Avron, de Champigny, de Buzenval, etc.

Car, il avait été promis à M. de Bismark par Thiers et Jules Favre, que les cinq cents mille hommes de Paris investi, ne feraient jamais des sorties assez sérieuses pour inquiéter les lignes Prussiennes.

Mais que si, contre toutes les précautions.

les plus minutieuses, à savoir : la résistance des chefs bien pensants, tous bonopartistes, d'ailleurs ; l'influence des nuits passées aux remparts par quatorze degrés de froid, et de l'agonie des enfants et des vieillards mourant de faim dans les caves, ces maudits gardes-nationaux, voulaient absolument rompre le fameux cercle de fer, M. de Bismark s'engageait à bombarder les quartiers pauvres pendant la nuit, et à mitrailler de jour les bataillons qu'il recevrait avec des forces centriples.

En retour de ce bon vouloir du ministre Prussien, Thiers et Jules Favre lui promirent les milliards et les provinces qu'il lui plairait de demander.

Ces engagements mutuels furent écrits après boire, à Ferrières, par le faussaire illustre que vous savez. C'était vers la fin d'octobre, après

la sortie de Montretout où les Prussiens surpris furent obligés de se battre et furent battus par conséquent.

C'est pour éviter le retour d'un pareil accident que fut conclu ce petit traité.

Ce détail peu connu, nous le devons au degoût profond qu'inspirèrent à un ami de . de Bismark ces deux hommes, ces deux français, Thiers, Jules Favre, trafiquant de leur pays, pour l'unique satisfaction de leurs instincts mauvais.

Mais après le guet-apens final de Montretout au 19 Janvier, après la paix, l'honorable

Foutriquet ne se vit pas encore dans son fauteuil présidentiel.

Ces hommes armés qui soupçonnaient déjà que si Paris n'avait pas été le tombeau des Prussiens, c'est que Paris avait été livré, vendu, comme Sedan et Metz, ils ne soupçonnaient pas encore derrière les opérateurs en sous-ordre Trochu, Ducrot, Guyot, Smith, etc.. le chef véritable de cet infâme complot, M. Thiers.

Mais la moindre imprudence, le moindre hasard pouvaient faire la lumière dans cette ténébreuse capitulation. Et ce peuple alors n'eut pas été content.

Or, il était armé, et dangereux par conséquent. Il fallait donc le désarmer, sous peine de compromettre à jamais l'avenir présidentiel.

Mais pour désarmer ces braves gens, qui avaient su mourir et souffrir, dont on parlait en Europe avec l'admiration que l'on doit aux héros, il fallait au moins un prétexte ; il fallait les irriter habilement, les désespérer avec art, les pousser dans la rue, en faire des rebelles, des communards, des insurgés, pour en mitrailler un jour la moitié et désarmer le reste, en sauvant l'Ordre et la Société.

Ce nouveau plan de Foutriquet, il le fit exécuter avec autant de bonheur que le précédent.

Sur ses instructions particulières, la presse

officielle et officieuse de tous les gouvernements se mit à parler de désarmement.

Pour se mettre à l'abri de cette honte possible, de cette insulte imméritée, la garde nationale se fédéra. 216 bataillons se réunirent ainsi, sous la direction d'un Comité Central

Ces journaux, qui s'appellent *Gaulois*, *Figaro*, *Pays*, *Patrie*, *Constitutionnel*, etc., tout fiers de ce premier résultat, se firent de jour en jour plus agressifs, plus insolents. On connait d'ailleurs l'impudeur éhontée de ces feuilles immondes.

La garde nationale ne bougeait pas cependant.

Irrité de ce calme, et dans l'espoir de faire bondir enfin ce peuple sous le coup imprévu d'une humiliation féroce, il lui jeta quelques

Prussiens aux Champs-Elysées, comme on jette une ordure au pied d'un mur.

Le peuple enferma les Prussiens dans un cercle de baïonnettes impassibles ; mais il ne bougea point.

La veille de cette entrée, il était allé prendre, au Palais de l'Industrie, et sur les remparts, les canons que les Prussiens devaient emporter peut-être.

Ces pièces, montées et démontées, furent placées à Montmartre, à Belleville, aux Batignolles, où la garde nationale les gardait asiblement.

Décidément, l'émeute se faisait trop longtemps désirer.

Il la fallait provoquer à tout prix par quelque moyen excessif et d'un résultat infaillible.

Le 18 mars fut combiné pour cela :

Les sergents de ville tout dévoués à Thiers et quelques soldats, sur lesquels il croyait pouvoir compter, font semblant de s'emparer, à trois heures du matin de ces canons gardés, par six hommes.

Mais comme la résistance est nulle, et qu'il

faut une résistance, Foutriquet lance les *s-ou leveurs*, — *blouses blanches* de l'ex-empereur — qui font de leur mieux jusqu'à sept heures du matin.

C'est alors que Vinoy fait avancer le 88e de ligne dont le colonel est tué raide en commandant le feu.

Ici, un de ces cas *imprévus* signalés plus haut :

La troupe et le peuple fraternisent, et fusillent ensemble deux généraux, Clément Thomas et Lecomte.

Thiers n'avait point prévu ce dénouement.

Le coup était manqué et ne pouvait se recommencer à Paris, de sitôt.

Ses malles étaient faites depuis le 15 mars ; aussi les enleva-t-il le jour même, em-

portant avec lui tout son gouvernement, hommes et choses.

Et c'est de Versailles qu'il dirigea dès lors ses opérations.

Trois jours après, le 21 mars, à la place Vendôme, il envoya sans succès le fameux groupe à la cocarde bleue. Quelques coups de revolver et deux ou trois morts et blessés, lui prouvèrent une fois encore, à l'homme de la rue Transnonain, que le peuple de Paris n'est pas un peuple d'émeutiers.

Foutriquet n'était vraiment pas content. Et bien que le fauteuil présidentiel se rapprochât de lui sensiblement, il ne pouvait s'y asseoir avec bonhenr qu'après avoir mitraillé, déporté, massacré ces deux cent mille Parisiens, devenus tout à coup des *Communards*.

Car la Commune venait d'être en effet acclamée après le vote du 26 mars.

Sans M. Thiers, la Commune eut sauvé Paris et vengé la France. Mais avec M. Thiers la Commune perdit et Paris et la France. Il trouva, ce Foutriquet, des êtres sans nom, des vicomte de Montaut quelconques, assez lâches, assez vils, assez dégradés, pour entrer dans les milieux trop divers de cette trop jeune Commune, et pour y souffler tous les excès qui devaient servir la haine de ce vieux Machiavel

Ce sont eux, ces misérables — nous verrons un jour leurs cadavres se balancer aux lanternes de Paris vengé — qui poussèrent à ces décrets impossibles, à ces maladresses terribles, à ces divisions insensées, contre lesquels le génie de Rossel, son grand cœur, son noble patriotisme, devaient se briser impuissants.

Cette idée saine et forte, la Commune, qui fait aujourd'hui l'Angleterre si grande et si fière la Suisse, roulait de chute en chute dans un abîme sans fond en tout allait sombrer.

Seul l'élément militaire soutenait l'édifice. Mais ce dernier appoint fut detruit à son tour.

Thiers triomphait on le voit. Ses laches perfidies, ses trahisons à tous les degrés, avaient enfin désagrégé la Fédération de Paris.

Ce peuple abhoré il le tenait enfin sous ses

pieds; il pouvait enfin l'égorger impunément. Aucune puissance humaine desormais ne pourrait menacer la sonnolente béatitude qu'il se promettait de savourer dans son fauteuil présidentiel.

Et il se mit à massacrer avec la rage folle d'un gorille furibond.

Ces horreurs, nous les avons déjà dites. Il n'y faut plus revenir.

Aujourd'hui Foutriquet charme ses loisirs en essayant les persuader à L'Europe, que

ces mêmes crimes dont seul il est coupable, ce sont les vatncus qui les ont commis.

Mais nous prouverons en notre prochaine brochure, que depuis l'incendie de l'avenue Rapp, — selon les aveux d'un incendiaire, espion de Thiers,—les édifices détruits par les flammes, dans Paris, l'ont été sur l'ordre écrit de M. Thiers.

Nous prouverons bien autre chose encore, dans la douce espérance de voir tôt ou tard ce Foutriquet à la place qu'il mérite et qui ressemble peu à celle qu'il a.

JUSTICE!

Récits historiques inédits sur la politique de M. Thiers pendant les deux siéges de Paris.

EN VENTE A LONDRES CHEZ :

M. Bergeaud, libraire, Dean street (*soho*),

18, Claremont place, Judd street (Euston Road)

59, Greet street (*Soho*), bureaux du Qui Vive

Chez tous les principaux libraires français.

A Bruxelles : chez tous les Libraires.

A Genève : chez tous les Libraires.